

pouvait écrire ni à Pierre, ni à ses amis de Beauregard : ses parents le lui avaient défendu. Gertrude était la seule à qui elle adressât de temps en temps une lettre affectueuse, mais sans pouvoir épancher toute l'amertume de son cœur; elle ne voulait pas aborder avec cette jeune fille tant de mystérieuses complications.

André allait de temps en temps au bourg voisin, pour placer les produits de l'industrie agricole de son petit domaine.

Un matin, qu'il revenait de très-bonne heure du marché, il entendit sortir, d'un champ de maïs voisin du chemin, des vagissements d'enfant; il approche du lieu d'où partaient ces cris, et il découvre un joli petit garçon enveloppé de langes fins, qu'une mère dénaturée avait sans doute abandonné ; il le prend, il le réchauffe dans ses bras, il le porte à sa femme et à sa fille : « Prenez soin, leur dit-il, de cet infortuné délaissé par sa mère. Quoique nous soyons pauvres, il faut l'élever. Dieu me l'a confié, en me le faisant trouver le premier ; Jeannette, tu en auras la charge et l'honneur ; ce sera ton enfant. Nous le ferons baptiser, tu seras la marraine, et nous lui donnerons le nom de Jean, à cause de toi. Le bon lait de notre chèvre le nourrira. »

Les deux cœurs excellents auxquels il s'adressait, répondirent naturellement à l'élan du sien. Catherine et Jeannette prodiguèrent leurs caresses et leurs soins à l'intéressant petit être. La jeune fille voulut l'avoir près de son lit, dans un berceau d'osier qu'elle se procura immédiatement. Elle lui fit prendre au biberon le lait fortifiant de Brunette. Ni veilles, ni fatigues ne furent épargnées par elle pour accomplir la tâche pieuse que la Providence semblait lui avoir imposée.

Bientôt un petit sourire de Jean et ses bras caressants tendus vers elle vinrent la récompenser de ses peines. En